

PRÉFACE

J'ai connu Peter Schlemihl en 1804 à Berlin. C'était un grand jeune homme gauche, sans être maladroit, inerte sans être paresseux, le plus souvent renfermé en lui-même, sans paraître s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui, inoffensif, mais sans égard pour les convenances, et toujours vêtu d'une vieille kurtke noire râpée, qui avait fait dire de lui qu'il devrait s'estimer heureux si son âme partageait à demi l'imortalité de sa casaque. Il était habituellement en butte aux sarcasmes de nos amis; cependant je l'avais pris en affection, moi: plusieurs traits de ressemblance avaient établi un attrait mutuel entre nous.

J'habitais, en 1813, à la campagne, près de Berlin, et, séparé de Schlemihl par les événements, je l'avais depuis longtemps perdu de vue, lorsqu'un matin brumeux d'automne, ayant dormi tard, j'appris à mon réveil qu'un homme à longue barbe, vêtu d'une kurtke noire râpée, et portant des pantoufles par-dessus ses bottes, s'était informé de moi et avait laissé un paquet à mon adresse. — Ce paquet contenait le manuscrit autographe de l'*Étrange Histoire de Peter Schlemihl*.

J'ai mal usé de la confiance de mon malheureux ami. J'ai laissé voir le manuscrit, que j'aurais dû tenir caché, et Fouqué a commis l'indiscrétion de le faire imprimer. Je n'ai pu dès lors qu'en soigner les éditions. J'ai porté la peine de ma

PRÉFACE

faute; on m'a associé à la honte de Schlemihl, que j'avais contribué à divulguer. Cependant, j'ai vieilli depuis lors, et, retiré du monde, le respect humain n'a plus d'emprise sur moi. J'avoue aujourd'hui sans hésiter l'amitié que j'ai eue pour Peter Schlemihl.

Cette histoire est tombée entre les mains de gens réfléchis, qui, accoutumés à ne lire que pour leur instruction, se sont inquiétés de savoir ce que c'était que l'ombre. Plusieurs ont fait à ce sujet des hypothèses fort curieuses; d'autres, me faisant l'honneur de me supposer plus instruit que je ne l'étais, se sont adressés à moi pour en obtenir la solution de leurs doutes. Les questions dont j'ai été assiégé m'ont fait rougir de mon ignorance. Elles m'ont déterminé à comprendre dans le cercle de mes études un objet qui jusque-là leur était resté étranger, et je me suis livré à de savantes recherches dont je consignerai ici le résultat.

DE L'OMBRE

Un corps opaque ne peut jamais être éclairé qu'en partie par un corps lumineux, et l'espace privé de lumière, qui est situé du côté de la partie non éclairée, est ce qu'on appelle ombre. Ainsi l'ombre proprement dite représente un solide, dont la forme dépend à la fois de celle du corps lumineux, de celle du corps opaque, et de la position de celui-ci à l'égard du corps lumineux.

L'ombre, considérée sur un plan situé derrière le corps opaque qui la produit, n'est autre chose que la section de ce plan dans le solide qui représente l'ombre.

HAUY

Traité élémentaire de physique, t. II §§ 1002 et 1006.

C'est donc de ce solide dont il est question (*sic*) dans l'Étrange Histoire de Peter Schlemihl. La science de la finance nous instruit assez de l'importance de l'argent; celle de l'ombre est moins généralement reconnue. Mon imprudent ami a convoité l'argent, dont il connaissait le prix, et n'a pas songé au solide. La leçon qu'il a chèrement payée, il veut qu'elle nous profite, et son expérience nous crie: Songez au solide !

Berlin, en novembre 1837.

ADALBERT DE CHAMISSO.



I

Nous entrâmes au port après une heureuse traversée qui cependant n'avait pas été pour moi sans fatigues. Dès que le canot m'eut mis à terre, je me chargeai moi-même de mon très mince bagage, et, fendant la foule, je gagnai la maison la plus proche et la plus modeste de toutes celles où je voyais pendre des enseignes. Je demandai une chambre. Le garçon après m'avoir toisé d'un coup d'œil, me conduisit sous le toit. Je me fis donner de l'eau fraîche et m'informai de la demeure de M. Thomas John.

« Sa maison de campagne, – me dit-il, – est la première à main droite, en sortant par la porte du Nord. C'est le palais neuf aux colonnades de marbre ».

Il était encore de bonne heure ; j'ouvris ma valise, j'en tirai mon frac noir, récemment retourné, et, m'étant habillé le plus proprement possible, je me mis en chemin, muni de la lettre de recommandation qui devait intéresser à mes modestes espérances le patron chez qui j'allais me présenter. Après avoir monté la longue rue du Nord et passé la barrière, je vis bientôt briller les colonnes à travers les arbres qui bordaient la route.

« C'est donc ici », me dis-je.

CHAMISSO

J'essayai avec mon mouchoir la poussière de mes souliers, j'arrangeai les plis et le nœud de ma cravate, et, à la garde de Dieu, je tirai le cordon de la sonnette. La porte s'ouvrit. Il me fallut d'abord essayer un interrogatoire, mais enfin le portier voulut bien me faire annoncer, et j'eus l'honneur d'être appelé dans le parc, où M. John se promenait avec sa société. Je le reconnus aisément à l'air de suffisance qui régnait sur son visage arrondi. J'eus à me louer de son accueil qui toutefois ne me fit point oublier la distance qui sépare un homme riche d'un pauvre diable. Il fit un mouvement vers moi, sans pourtant se séparer de sa société, prit la lettre de recommandation que je lui présentais, et dit en regardant l'adresse :

« De mon frère ! Il y a bien longtemps que je n'ai pas entendu parler de lui. Il se porte bien ? »

Et, sans attendre ma réponse, il se retourna vers son monde, montrant avec la lettre une colline qui s'élevait à quelque distance.

« C'est là, – dit-il, – que je veux construire le nouveau bâtiment dont je vous ai parlé ».

Puis il brisa le cachet, sans toutefois interrompre la conversation, qui roulait sur les avantages de la fortune.

« Celui qui ne possède pas au moins un million, – dit-il, – n'est... pardonnez-moi le mot... n'est qu'un *gueux*.

– Quelle vérité ! » m'écriai-je avec l'accent d'une douloureuse conviction.

L'expression de ma voix le fit sourire ; il se tourna vers moi.

« Restez, mon ami, – me dit-il, – peut-être plus tard auraije le temps de vous dire ce que je pense de votre affaire ».

PETER SCHLEMIHL

Il mit dans sa poche la lettre qu'il avait parcourue des yeux, et offrit le bras à une jeune dame. Le reste de la société l'imita; chacun s'empressa auprès de la beauté qui l'intéressait. Les groupes se formèrent, et on s'achemina vers la colline émaillée de fleurs que M. John avait désignée.

Pour moi, je fermais la marche, sans être à charge à personne, car personne ne faisait attention à moi. Tour à tour on folâtrait, on parlait avec gravité de choses vaines et futiles, on traitait avec légèreté les sujets les plus graves, et l'épigramme s'aiguissait, surtout aux dépens des absents. J'étais trop peu fait à ce genre de conversation, trop étranger dans ce cercle, et trop préoccupé pour avoir l'esprit à ce qui se disait, et m'amuser de tant d'énigmes.

On avait atteint le bosquet, lorsque la jeune Fanny, qui semblait être l'héroïne du jour, s'entêta à vouloir arracher une branche de rosier fleurie. Une épine la blessa, et quelque gouttes de sang vermeil relevèrent encore la blancheur de sa main. Cet événement mit toute la société en mouvement. On demandait, on cherchait du taffetas d'Angleterre.

Un homme âgé, pâle, grêle, sec et effilé, qui suivait la troupe en silence et à l'écart, et que je n'avais pas encore remarqué, accourut, et glissant la main dans la poche étroite de son antique justaucorps de taffetas gris cendré, en tira un petit portefeuille, l'ouvrit, et, avec la plus profonde révérence, présenta à la dame ce qu'elle demandait. Elle accepta ce service avec distraction, et sans adresser le plus léger remerciement à celui qui le lui rendait. La plaie fut pansée, et l'on continua à gravir la colline, du sommet de laquelle les yeux s'égarèrent sur un labyrinthe de verdure, pour se reposer, plus loin,

sur l'immensité de l'Océan. La perspective était en effet magnifique.

Un point lumineux se faisait remarquer à l'horizon, entre le vert foncé des flots et l'azur du ciel.

« Une lunette ! » s'écria M. John.

À peine les laquais, accourus à la voix du maître, avaient entendu ses ordres, que déjà l'homme en habit gris, s'inclinant d'un air respectueux, avait remis la main dans sa poche et en avait tiré un très beau télescope qu'il avait présenté à M. John.

Celui-ci, considérant l'objet lointain, annonça à la société que c'était le vaisseau qui, la veille, était sorti du port, et que les vents contraires retenaient à la vue des côtes. La lunette d'approche passa de main en main, mais ne revint point dans celles de son propriétaire. Quant à moi, j'examinai cet homme avec surprise, et je ne pouvais comprendre comment un si long instrument avait pu tenir dans sa poche ; mais personne ne semblait y prendre garde, et l'on ne s'inquiétait pas plus de l'homme en habit gris que de moi.

On offrit des rafraîchissements ; les fruits les plus rares, les plus exquis, furent servis dans des corbeilles élégantes et sur les plus riches plateaux. M. John faisait avec aisance les honneurs de la collation. Il m'adressa pour la seconde fois la parole.

« Prenez, – me dit-il, – cela vous manquait à bord. »

Je m'inclinai pour lui répondre, mais déjà il causait avec un autre.

Si on n'eût craint l'humidité du gazon, on se serait assis sur le penchant de la colline, pour jouir de la beauté du paysage.

« Il serait ravissant, – dit quelqu'un de la société, – de pouvoir étendre ici des tapis. »

À peine ce vœu avait été prononcé, que déjà l'homme en habit gris avait la main dans sa poche, occupé, de l'air le plus humble, à en faire sortir une riche étoffe de pourpre, brodée d'or. Les domestiques la reçurent tranquillement de ses mains, et la déroulèrent sur l'herbe : toute la société y prit place. Moi, stupéfait, je considérais tour à tour et l'homme, et la poche, et le tapis, qui avait plus de vingt aunes de long sur dix de large. Je me frottai les yeux, et je ne savais que penser, que croire, en voyant surtout que personne ne témoignait la moindre surprise.

J'aurais voulu m'informer quel était cet homme, mais je ne savais à qui m'adresser, car j'étais aussi timide envers messieurs les valets qu'envers le reste de la société. Je m'enhardis enfin, et m'approchant d'un jeune homme qui me semblait sans conséquence, et qu'on avait souvent laissé seul, je le priai à demi-voix de m'apprendre quel était ce complaisant d'une nouvelle espèce, vêtu d'un habit de taffetas gris.

« Qui ? – me répondit-il, – celui qui ressemble à un bout de fil échappé de l'aiguille d'un tailleur ?

Oui, celui qui se tient là seul à l'écart.

Je ne le connais pas. »

Il me tourna le dos, et, sans doute pour éviter mes questions, il se mit à parler de choses indifférentes avec un autre. Cependant le soleil avait dissipé les nuages, et l'ardeur de ses rayons commençait à incommoder les dames. La belle Fanny, se tournant négligemment vers l'homme en habit gris, auquel personne, que je sache, n'avait encore adressé la parole, lui demanda si, par hasard, il n'aurait pas aussi une tente sur lui. Il ne

répondit que par le salut le plus profond, comme s'il eût été loin de s'attendre à l'honneur qu'on lui faisait. Et cependant il avait déjà la main dans sa poche, dont je vis sortir, à la file, pieux, cordes, clous, coutil, en un mot tout ce qui peut entrer dans la construction du pavillon le plus commode. Les jeunes gens s'empressèrent d'en faire usage, et une tente ombragea bientôt de sa gracieuse coupole tout le riche tapis précédemment étendu sur le gazon. Personne, cependant, ne donnait la moindre marque d'étonnement.

Déjà j'étais frappé d'une secrète horreur, et je frissonnais involontairement; que devins-je, lorsqu'au premier désir exprimé dans la société, je vis l'homme gris tirer trois chevaux de sa poche: - oui, trois beaux chevaux noirs, à tous crins, sellés et bridés, de cette même poche dont venaient déjà de sortir un portefeuille, une lunette d'approche, un tapis de vingt aunes de long sur dix de large, et une tente des mêmes dimensions. - Certes, mon ami, tu refuserais de le croire, si je ne t'affirmais avec serment l'avoir vu de mes propres yeux. Quelle que fût, d'une part, l'humilité de l'homme en habit gris, et, de l'autre, l'insouciance de la société à son égard, moi, je ne pouvais détourner les yeux de sa personne, et son aspect me faisait frémir. Il me devint impossible de le supporter plus longtemps. Je résolus de m'éloigner, ce qui, vu le rôle insignifiant que je jouais, devait m'être facile. Je voulais retourner à la ville, rendre le lendemain une nouvelle visite à M. John, et, si j'en avais l'occasion ou le courage, lui faire quelques questions au sujet de l'homme étrange en habit gris. Trop heureux si j'avais réussi à m'échapper !